

The Turin Horse de Béla Tarr

Robert Daudelin

Festival du nouveau cinéma 2011

Number 154, October–November 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65086ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Daudelin, R. (2011). Review of [*The Turin Horse* de Béla Tarr]. *24 images*, (154), 6–7.



Écrire à propos de *The Turin Horse*, c'est d'abord décrire ce somptueux premier plan : un vieux cheval traîne difficilement une charrette sur laquelle se trouve un vieil homme, il avance dans le vent et le brouillard, l'effort lui faisant hocher la tête, l'épaisse brume faisant parfois disparaître l'attelage tandis que le cheval continue de tirer, s'astreignant à sa tâche avec résignation, comme sans espoir d'être délivré, comme si le repos était impossible à envisager.

Ce long plan (plus de quatre minutes) forme, avec un court texte racontant une anecdote de la vie de Nietzsche, le prologue du film. Béla Tarr prend bien soin de ne pas y terminer l'action (le cheval n'arrive pas à l'écurie), mais plutôt d'interrompre celle-ci dans le mouvement, par une coupe franche accentuée par l'arrêt de la musique (une obsédante succession d'accords répétitifs). Cette introduction pourrait servir à résumer le film : des êtres survivent dans un monde hostile, menant une existence apparemment sans but, prisonniers de leur condition.

Le père et la fille de *The Turin Horse* vivent au milieu d'une campagne désolée, battue par le vent, la fille au service du père infirme posant chaque jour les mêmes gestes (puiser l'eau, lui mettre ses vêtements, servir le repas – toujours le même ! – manger parce

qu'il faut bien se nourrir, etc.). Une existence répétitive jusqu'au rituel, mais un rituel brisé toutefois par le refus d'obtempérer du cheval, par cette démission soudaine qui n'augure rien de bon, qui emmure le père et la fille dans leur maison de pierres, qui rend futile toutes velléités d'en sortir.

The Turin Horse est donc la chronique d'un monde à l'horizon bouché, d'un espace qui se referme, d'une terre dont les ressources s'épuisent lentement. Tout est gâché, perverti... « Tout est en ruine », répète le voisin au milieu d'une logorrhée oppressante. « Bêtises ! » lui rétorque le père, incrédule. Puis, comme un mauvais présage, des gitans surgissent, s'approchent, réclament leur part d'eau tandis que le père et la fille défendent l'accès au puits. Gitans baroques, personnages d'un triste carnaval qui parlent, chantent et tournent autour de la fille avant de s'éloigner sur leur charrette tirée par deux chevaux blancs, en annonçant la mort. Le lendemain, le puits est à sec...

Dans un ultime sursaut, le père et la fille tentent alors de quitter la maison, emportant quelques biens, tirant eux-mêmes leur chariot, accompagné de leur vieux cheval comme d'un fardeau inutile. Mais il est trop tard ! Partir n'a plus aucun sens, il n'y a plus d'ailleurs, partout ce vent qui rend fou et ces

plaines désolées anéantissent tout espoir. Et lorsqu'il n'y a plus d'espoir, il faut accepter de continuer à vivre, il faut encore manger ; des patates crues remplacent les patates bouillies, repas dérisoire qu'on prend en silence, en envisageant la suite : la fin, inéluctable, est proche. La musique répétitive du début se fait de nouveau entendre, toujours aussi obsédante. L'humanité est une flamme vacillante.

Si toute l'œuvre de Béla Tarr est placée sous le signe du pessimisme, *The Turin Horse* est sans doute son film le plus clairement apocalyptique, celui qui offre la vision la plus sombre de la condition humaine. Seule la beauté, dès lors, sauve le film de la lourdeur : beauté foudroyante des plans-séquences, précision des cadres, splendeur de la lumière qui vient tout magnifier, donnant au récit une solennité grandiose. *The Turin Horse* est ainsi l'épiphanie d'un monde abandonné de Dieu : la manifestation d'un vide vertigineux, l'illustration d'une implacable damnation.

Cette limpidité cristalline fait de *The Turin Horse* l'un des sommets – sinon le sommet – de l'œuvre de Béla Tarr : tant d'épure accentue la force de l'écriture singulière du cinéaste qui livre ici son testament cinématographique, s'il faut l'en croire. – **Marcel Jean**



Béla Tarr a frappé de nouveau ! Comme *Damnation* (1988) à l'occasion duquel nous découvriâmes l'art si particulier du cinéaste hongrois, *A Torino lo/The Turin Horse* est un film qu'on reçoit comme un coup de poing au ventre, un film qu'on regarde avec la gorge serrée, les larmes retenues, assis sur l'extrême bord de notre fauteuil. Tragédie en 30 plans, *The Turin Horse* est, comme le veut son auteur, une réflexion sur la vie et le poids du quotidien. Film grave, d'une fausse simplicité, *The Turin Horse* réaffirme avec force la place unique de Béla Tarr dans le cinéma moderne – place qu'il ne veut plus occuper, si l'on croit son affirmation que ce film sera son dernier.

The Turin Horse, c'est six jours de la vie d'un vieil homme et de sa fille vivant pauvrement sur une ferme isolée de la campagne hongroise ; c'est aussi l'histoire de leur vieux cheval, fatigué de la vie et qui ne veut plus tirer la charrette de la ferme, ni même manger. Le film s'ouvre d'ailleurs sur un long plan fantastique du cheval en sueurs ramenant son maître à la ferme. Ce cheval épuisé n'est-il pas le vieux cheval qui va mourir dans une célèbre photo du grand photographe hongrois André Kertész ? La voix off sur fond noir qui ouvre le film nous parle pourtant d'un autre cheval : celui qu'étreint supposément Friedrich Nietzsche pour le protéger des coups de fouet de son maître. Toujours est-il que ce cheval, grand frère de l'âne de Bresson, mais contrairement à lui, se révolte silencieusement devant le poids d'un quotidien qui n'en finit pas de l'user.

C'est ce même quotidien éternellement répété qui use également père et fille, murés dans un silence violent qu'amplifie un vent de tempête qui secoue de façon permanente les six jours que nous passons avec eux. Ce vent, principal élément de la bande sonore du film, rend fou, isole encore davantage ces démunis dont chaque journée répète la précédente jusqu'à ce que le puits qui fournit l'eau pour faire bouillir les pommes de terre quotidiennes se tariesse et oblige père et fille à tenter la fuite – sans le cheval !

Filmé en noir et blanc par le talentueux Fred Kelemen, *The Turin Horse*, en ses premiers plans, semble faire référence au cinéma muet et le vent envahissant nous renvoie évidemment à *The Wind*, le chef-d'œuvre de Victor Sjöström. Mais il s'agit d'une fausse piste : dès la première image (très longue) passée, le film, dans son presque huis clos, s'installe dans une écriture très moderne, s'appuyant sur un dispositif fait de savants mouvements d'appareil (notamment un travelling arrière qui débouche fréquemment sur un tableau) d'une grande fluidité. La caméra recadre les personnages (la femme, puis l'homme, à droite de la cheminée), leur conférant alors une espèce de dignité que leur vie rude leur avait enlevée. Le repas quotidien – toujours le même menu : pommes de terre bouillies – que ne trouble aucune parole revêt lui aussi une solennité impressionnante dans son dénuement qui n'est pas sans nous rappeler la toile célèbre de Van Gogh. Cette

caméra en mouvement, gênée par un espace trop restreint et qui se cherche une place discrète, semble s'excuser d'être là et, ce faisant, nous rapproche encore davantage des personnages dont le mutisme barre pourtant la route à tout surcroît d'émotion. Si l'on pense à Bresson, peut-être encore davantage à Beckett, c'est pourtant chez Béla Tarr, l'écorché, l'impitoyable, que nous sommes – celui de *Damnation*, plutôt que des *Harmonies Werckmeister*.

Ce film de silence où la lumière et le poids des choses (les bottes qu'on retire, le seau d'eau qu'on puise) tiennent lieu de dialogue s'arrête en son milieu pour laisser la place à une parole aussi abondante qu'élaborée. Un voisin, en manque de *palinka* (la vodka du lieu), s'attable et gratifie ses hôtes d'un discours philosophique sur la dégradation du monde, discours dont la construction échevelée et la rapidité d'élocution ont vite fait de nous ramener au silence. Ce n'était qu'une parenthèse : père et fille vont à nouveau retourner à leur mutisme tragique.

Quiconque a fréquenté le cinéma de Béla Tarr connaît le pessimisme du cinéaste. *The Turin Horse* n'y échappe pas. Et pourtant ce film, dur comme la terre sur laquelle vivent ses personnages et aussi impitoyable que le vent qui la balaie, est une œuvre bouleversante où la lumière (les passages du dedans au dehors), les lieux et les objets autour desquels tourne la caméra en une éblouissante chorégraphie nous parlent de l'Homme avec une force incomparable. La vie est partout présente dans les silences du nouveau film de Béla Tarr.

– Robert Daudelin

LE FILM

Ours d'argent et prix de la FIPRESCI au festival de Berlin, *The Turin Horse* y a provoqué des réactions passionnées. Si on en croit les mots du cinéaste, il s'agirait de son testament cinématographique.

LE RÉALISATEUR

Le Hongrois Béla Tarr est l'une des icônes du cinéma contemporain, sorte de fils spirituel d'Andrei Tarkovski. Son épouse, Agnes Hranitzky, qui est la monteuse de ses films, est aussi coréalisatrice de ceux-ci depuis *Les harmonies Werckmeister*.